

PROLOGUE



« Il était une fois un bûcheron et une bûcheronne qui avaient sept enfants, tous garçons. Ils étaient fort pauvres, et leurs sept enfants les incommodaient beaucoup. Ce qui les chagrinait encore, c'est que le plus jeune était fort délicat et ne disait mot. Il était fort petit, et, quand... »

La bonne femme s'interrompt :

– Mais qu'est-ce que ces niaiseries ?

Elle feuilleta plus avant, le nez froncé. Les enfants espéraient qu'elle reprendrait la lecture.

– Le cadet va emplir ses poches de cailloux blancs ! expliqua l'un d'eux.

– Et de miettes ! dit une autre.

– Mais les oiseaux...

– Les garçons arrivent à la maison de l'ogre ! Il a sept filles.

– Elles ont des couronnes, alors l'ogre les égorge et...

– Foutaises ! dit la vieille femme.

Elle secoua le livre par une de ses pages, au grand émoi des marmots.

– Une histoire d'ogre et de caillasse... la bonne blague ! Pour dénouer cette affaire, il faut juste écouter. Une bouche pleine

se tait, alors qu'une bouche vide... Ah! ça oui, ils parlent! Bien, allons-y.

Elle arracha une page du livre, et l'avalala d'une seule bouchée. Un murmure échappa aux enfants. À la grande satisfaction de la bonne femme, une gamine se mit à pleurer. Le livre devait lui appartenir.

La vieille venait quelques fois l'an au village, donner des baumes aux bubonneux, dire des contes aux bambins. À chaque visite, elle cherchait l'enfant intéressant. Celui qui montrerait les signes, et dont elle pourrait être la marraine. Rien à tirer de ceux-ci, sages et joufflus. Beaucoup trop heureux, tous autant qu'ils étaient. Elle fit la grimace, avala encore quelques pages. Quand elle écartait les lèvres, la cicatrice sur sa joue se creusait elle aussi, si bien que deux trous béants s'ouvraient dans son visage.

– Allons, commençons, dit-elle. Maintenant que tout est dans mon estomac, je n'ai plus qu'à dégomiller leurs paroles. Ainsi vous les entendrez, chacun, raconter sa version.

Un silence accueillit cette promesse vomitive.

– Et votre Perrault, il peut ranger sa plume délicate, qui s'offense de la chair et du sang. Qu'il ravale ses moralités, son désir d'éduquer les marmots et de recadrer les filles. Dans ma chanson, il y aura des larmes, de la bile, des méchancetés et des enfants crus. Ça ne vous apprendra rien du tout, qu'à troubler. Mon récit ne sort pas d'un beau livre illustré, mais de mes boyaux : alors vous pensez bien qu'il ne fait pas joli sur le papier.

À deux mains, elle secoua sa panse, qui amplement clapota.

– Voyons... sept garçons, les parents, les loups, et toute la maisonnée de l'ogre... ça en fait! Mais seuls les sauvages m'inté-

ressent. Ainsi que les babioles semées derrière soi, les traces qui racontent une histoire secrète. Et rappelez-vous : quand vous tremblez parce que votre personnage préféré va être grignoté... ne vous inquiétez pas, mes mignons ! Je peux aussi faire parler les morts. Et je vous promets qu'il y en aura.

Les enfants se serrèrent les uns contre les autres. La vieille savait que son histoire ne convenait pas aux jeunes âmes. Mais elle ne ratait jamais une occasion de terrifier son auditoire, surtout s'il avait le front clair et ingénu.

– Allez, assez prologué ! dit-elle dans un dernier rot. Tendez donc l'oreille vers ces bouches affamées, au risque d'y laisser un lobe. Déjà leurs voix piaillent. Évidemment, celle du père tonne par-dessus les autres. Il a tant à cracher, lui, il faut qu'il se vide.

LE PÈRE



Je prends la parole au collet, ne vous déplaie. Si je ne l'attrape pas, jamais on ne me la donnera. Ce sont toujours les mêmes qu'on écoute : les rois soucieux, les reines en mal d'enfants, les princes en quête d'une épouse étonnamment spécifique. Parfois, oui, on veut bien s'intéresser à un pauvre, s'il est jeune et part à l'aventure. Mais les parents coincés dans leur chaumière, qui grattent la terre pour nourrir leurs enfants, et qu'on accable encore de taxes : eux n'ont pas voix au chapitre.

Comment est-ce que tout a commencé ? Fort simplement : par un « Ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants ».

Sept, pour être précis. Ma mie a une fâcheuse tendance à les dédoubler. En trois accouchailles, elle m'a pondu six bébés. À peine une année d'écart entre chaque naissance. Elle les fabrique par paire, toujours dans le même moule : deux gros bébés sonores et rouges, qui mangent et mangent et deviennent deux mômes bien en chair et en hauteur, à la charpente solide, aux cheveux châtain comme leur mère. Six mioches semblables, on les confondrait.

Imaginez donc mon étonnement à la dernière naissance, celle de Tipou. Je n'en ai pas cru mes yeux, quand j'ai recueilli

cette petite chose sanglante entre les cuisses de ma mie. Était-ce là vraiment un bébé complet? Aussi minuscule? Et si calme? J'ai compté ses doigts et ses orteils: tout y était. J'ai posé mon oreille contre sa bouche. Une respiration discrète en sortait, peut-être même un tout petit couinement, si on avait assez d'imagination. J'ai tendu ça à mon épouse, un peu gêné qu'elle ait osé produire un tel brimborion. Je suis retourné entre ses cuisses, les mains prêtes à recueillir son acolyte. Mais rien! Ce bébé-là venait au monde en solitaire. Nous étions donc loin du compte habituel: non pas deux, mais, à dire vrai, pas même un, tant Tipou pesait moins que les autres.

Un bébé unique. Dans tous les sens du mot. J'y reviendrai.

Chez nous, la nourriture a rondement diminué avec l'arrivée de chaque enfant. En choisissant de venir au monde sans frère, avec une si petite bedaine, Tipou se montrait fort raisonnable.

Par la suite, Tipou s'est plu à rester rachitique, et s'est attribué une chevelure semblable à la mienne, rêche et rétive à tout coiffage.

Or, donc, six enfants et demi... allez, arrondissons: sept enfants.

J'en aurais eu plus encore, si j'avais pu. Dix, douze, quinze... A-t-on jamais trop d'amour? J'avais toujours rêvé d'une grande famille. Mais ces merveilles, ces charmants amours, voilà, il faut les nourrir...

Nous vivions. Avec le bois de la forêt, mes collets, et ce lopin de terre que je m'acharne à ameubler, essarter, épierrer et semer. Hélas, la terre ici est moins féconde que ma femme. Pour un setier de grains que je lui confie, elle m'en redonne deux et demi, parfois trois. Il faut garder de quoi replanter. Je travaille

douze heures le jour et gagne à peine un peu plus que la mise de départ. Si la journée était plus longue, mes bras plus forts, j'agrandirais le champ et nous mangerions plus. Mais je me tue déjà à la tâche. Trop d'estomacs et pas assez de bras : voilà un mauvais calcul. Ah ! le grondement des ventres creux... il me hante toute la nuit, pas moyen de fermer l'œil.

Car ce sont de terribles enfants, sacrenom ! Toujours à faire du tapage, à déclamer, à inventer quelque bêtise. Certes, je n'ai pas élevé des mauviettes ! Je suis très fier de ma marmaille. Je chéris mes tortionnaires. J'adore ces rudes canailles qui m'ôtent la vie.

Aussi, pour rien au monde je ne les abandonnerais.

À défaut de viande, je les nourris d'histoires. Chaque soir, je leur sers un conte effroyable. Je décris l'esprit maléfique qui rôde dans la forêt, les traces que laisse la créature : brindilles croisées, liseré de champignons... Je veux que la nuit leur imagination leur fasse voir des monstres : ainsi on oublie le gosier insatisfait. Et je veux que le jour leurs cœurs tremblent à l'idée de passer la porte : ma forêt est périlleuse. Elle est le repaire des bêtes sauvages. Ronces et troncs bestournés y forment un dédale ténébreux. Mais j'ai peur, surtout, de l'autre, qui habite au plus sombre de ces bois. Je crains que mes enfants ne l'intéressent. Parfois me reviennent en mémoire son sourire denturé et sa grosse voix. Je chasse vivement ces souvenirs. Je ne veux pas y penser, ni en parler.

Je tiens la nature sauvage à distance, à grand renfort de hache. Des palissades nous protègent de la forêt brutale. Chez moi, tout est propre, droit et lumineux : notre petite maison en torchis, les sillons parallèles du potager, les arbres fruitiers tuteurés.